



laissez-vous conter Laval au 19^e siècle

Villes et Pays d'Art et d'Histoire
Laval



Façade de l'hôtel préfectoral



Portrait de Nicolas Harmand
(Préfecture de la Mayenne)



Vue cavalière sur Laval et sa grande traverse
au 19^e siècle



Projet de préfecture par Lebourgeois
(AD Mayenne)



Portail néo-classique de la préfecture
au début du 20^e siècle (Collection particulière)



Bureau du préfet de la Mayenne
(Préfecture de la Mayenne)

La Préfecture

Un palais pour la République

Incarnation du pouvoir de l'État, la préfecture de la Mayenne a connu depuis le début du 19^e siècle une riche histoire, marquée notamment par l'action de personnages qui ont contribué à moderniser Laval.

Aux origines, un établissement monastique

De l'installation des Jacobins...

C'est aux abords immédiats du faubourg du Pont de Mayenne que Guy XV de Laval décide, par respect du testament de sa mère Isabelle de Bretagne, de fonder un couvent de Dominicains. Ces derniers, appelés plus communément Jacobins, s'installent à partir de 1488 au lieu dit la Trinquerie. Sur le site s'élève bientôt une importante église dédiée à Notre-Dame de la Visitation qui sera consacrée par l'évêque du Mans en 1499. Le sanctuaire reçoit dès lors les attentions de nombreux bienfaiteurs et devient ainsi l'une des églises les plus richement dotées de Laval.

... au siège de l'administration révolutionnaire

Le 18^e siècle marque cependant un net recul des vocations monastiques : des 20 moines recensés en 1698, on n'en compte plus que 4 en 1776 ! Des travaux importants visant à réduire la taille des bâtiments monastiques sont engagés quelques années avant la Révolution. En 1787, une partie des murs de la clôture sont détruits afin d'ouvrir une cour donnant accès à la rue des Trois Croix. Enfin, consécutivement à l'abolition des ordres monastiques, les derniers frères quittent le site bientôt réoccupé à partir du 26 juin 1792 par l'administration du district et du directoire départemental.

Les préfets, artisans de la modernisation de la ville

Nicolas Harmand, un préfet pour Laval

Avocat parisien âgé d'une cinquantaine d'années, Nicolas Harmand est nommé préfet de la Mayenne en l'an VIII (1800). Homme énergique, il s'engage aussitôt à répondre aux exigences du gouvernement en lançant une importante réflexion visant à moderniser le plan de la ville de Laval. Dès 1804, aidé par l'ingénieur François Lebourgeois, il supervise les travaux d'aménagement d'une nouvelle traverse est-ouest, axe de circulation long de plus de 1 500 mètres évitant soigneusement l'obstacle généré autrefois, sur la route de la Bretagne, par le passage dans les rues étroites et tortueuses du centre historique.

Une ville en mutation, une préfecture en gestation

Si les travaux d'aménagement de la nouvelle ville, matérialisés notamment par la pose de la première pierre du Pont-neuf en 1812, battent leur plein, il n'en est pas de même pour la propriété préfectorale. Alors que les bureaux de l'administration centrale siègent toujours dans l'ancien logis du couvent des Jacobins, Nicolas Harmand doit, pour sa résidence particulière, se contenter de trouver asile à l'hôtel de Montfrand situé rue du Hameau. C'est là qu'il logera jusqu'en 1813 au moment de quitter ses fonctions, atteint par l'âge de la retraite.

La difficile genèse d'une architecture

Un chantier controversé

Dès 1802, le préfet de la Mayenne fait la demande auprès du maire de Laval de cession de l'ancienne église des Jacobins, transformée en atelier de salpêtre pendant la Révolution. La destruction de ce bâtiment deux ans plus tard inaugure une période d'intense réflexion quant aux projets d'édification d'un hôtel préfectoral digne de ce nom sur une propriété en grande partie libérée du bâti antérieur.

Lebourgeois, puis Bricard produisent tour à tour les plans de monuments aux dimensions imposantes, mais qui demeurent bien loin de répondre aux exigences formulées par le conseil des bâtiments civils et aux faibles moyens financiers dont dispose alors le département. De fait, à la fin du règne de Napoléon, seul le grand portail de la préfecture, adoptant la forme d'une serlienne, est achevé sur les plans de l'architecte Bricard.

Le préfet Coster et la fin de l'imbroglia

Sous la Restauration, l'arrivée du préfet Charles-Joseph Coster coïncide avec la relance des projets de construction. En effet, ce dernier a été sommé de rendre l'hôtel de Montfrand à son légitime propriétaire de retour d'exil. Ainsi, en novembre 1817, Voinier propose-t-il les plans d'une réalisation architecturale à caractère économique s'appuyant essentiellement sur la reprise de l'ancien logis des Jacobins. Sous la direction de l'entrepreneur Julien Chauveau, le bâtiment est doublé en profondeur et reçoit en façade un habillage de style néo-classique marqué par des pilastres adoptant l'ordre colossal. Coster peut enfin s'installer dans sa toute nouvelle préfecture le 1^{er} mai 1822.

Néanmoins, des malfaçons constatées dans la construction obligèrent l'intervention, à partir de 1836, de Maximilien Godefroy, architecte formé à Baltimore (États-Unis), qui en profita également pour achever les travaux de clôture de la propriété et remplacer le portail monumental dans l'axe du logis préfectoral.

Des intérieurs entre apparat et fonctionnalité

Espace dédié à la vie publique, le rez-de-chaussée de l'hôtel préfectoral s'ouvre sur un vaste hall ayant pour fonction de desservir les différentes pièces dévolues aux réunions de travail et aux réceptions officielles. Parmi celles-ci se distingue la salle Mayenne, dont le décor en boiserie d'inspiration néo-classique rappelle que, jusqu'en 1982, les membres du conseil général s'y réunissaient autour du préfet.

À proximité, situé dans l'axe principal du bâtiment et s'ouvrant sur le parc par de grandes portes fenêtres, le bureau de travail du préfet matérialise symboliquement le cœur du monument. Richement orné par des meubles d'époque Napoléon III, à l'exception de trois fauteuils de velours grenat de style Empire, cette pièce offre également au visiteur de passage la possibilité de découvrir parmi d'autres œuvres d'art le portrait en buste de Nicolas Harmand, premier préfet de la Mayenne, peinture cédée en 1993 par le musée de Bar-le-Duc.



Façade de l'Hôtel de Ville



La place de l'Hôtel de Ville au 19^e siècle vue par JB. Messager (BM Albert Legendre)



Allégorie du Commerce en façade de l'Hôtel de Ville



Escalier d'honneur à double-volée



Salle du conseil municipal



Ancien Hôtel des Postes, aujourd'hui Centre Administratif Municipal

L'Hôtel de Ville

Un temple pour la démocratie

Siège du pouvoir municipal et chef d’œuvre du style néo-classique, l’Hôtel de Ville symbolise le renouveau urbanistique du 19^e siècle au cœur de Laval.

Une maison pour les représentants du peuple

Le pouvoir change de mains
L'avènement de la famille de la Trémoille à la tête du comté de Laval en 1605 marque le début d’une période de désintérêt seigneurial pour la ville. Dès lors, Laval est dirigée par des notables organisés en conseil. Cumulant plusieurs pouvoirs, cet organe de décision ordonne de grands travaux comme l’assèchement de l’étang de la Chiffolière. Hardy de Lévaré, élu par les notables en 1747, installe le premier hôtel de ville dans la maison de Pontfarcy, place de la Chiffolière. La Révolution, abolissant les privilèges, contribue à mettre en place de nouvelles institutions. Le 10 février 1790, le chirurgien François Hubert devient le premier maire démocratiquement élu de Laval.

Un site stratégique et emblématique
La réalisation de l’Hôtel de Ville s’inscrit dans un contexte de mutations urbaines imposées par l’État. Au lendemain d’un décret impérial datant de 1808 pour le recensement des infrastructures lavalloises, le conseil municipal décide la construction d’une mairie remplaçant l’ancienne devenue insalubre. Après l’étude de différents sites d’implantation, il est décidé que l’Hôtel de Ville ferait face au Pont-neuf, le long de la nouvelle traverse Est-ouest (aujourd’hui rue de la Paix – rue Général de Gaulle), nouvel axe structurant de la ville neuve. Dès lors, l’envergure du chantier souligne la volonté municipale de faire de la place de l’Hôtel de Ville le lieu ostentatoire du pouvoir local.

Une architecture néo-classique exemplaire

Un monument aux références prestigieuses
Édifié entre 1826 et 1831 sur les plans de l’architecte parisien Henry-Alphonse de Gisors, l’Hôtel de Ville de Laval s’impose comme un modèle d’architecture néo-classique. Ce style fait référence aux temples antiques et aux œuvres de l’architecte italien de la Renaissance, Palladio, qui véhiculent les notions d’ordre, de pouvoir et de rigueur. Aussi, le bâtiment se présente sous une forme cubique dont l’impression de massivité est renforcée par l’apport d’un demi-étage, matérialisant un attique, couronnant le sommet.

Une façade d’une grande sobriété
La façade principale, développant deux niveaux d’élévation, est animée par un jeu d’arcades en plein cintre et par des colonnes engagées aux chapiteaux doriques au rez-de-chaussée et ioniques à l’étage. Le décor d’ensemble reste très sobre, à l’exception des niches de l’avant-corps abritant les figures allégoriques du commerce et de l’agriculture, qui président alors à la prospérité économique de Laval.

La mise en scène du pouvoir municipal

Si l’extérieur de l’Hôtel de Ville est constitué d’un volume simple, l’intérieur résulte d’un enchâssement réfléchi d’espaces. Ainsi, le monument reprend l’organisation fonctionnelle des villas italiennes de la Renaissance. Le vestibule d’entrée est conçu comme un espace intermédiaire entre l’extérieur et les salles principales du pouvoir. De style néo-classique, le mur du fond de la pièce offre aux yeux du visiteur un aspect similaire à celui de la façade principale. Aux arcades de plein cintre s’ajoutent quatre rangées de colonnes doriques sans base qui animent le volume intérieur de l’espace.

L’escalier d’honneur ouvre sur un niveau intermédiaire qui dévoile l’escalier à double volée donnant accès à la salle du Conseil. Cette salle, décorée de boiseries, a été conçue comme une salle de spectacles, où miroirs et masques participent à la théâtralisation des lieux. Aujourd’hui réservée aux délibérations municipales et aux grandes réceptions officielles, la salle a eu l’honneur d’accueillir, en 1846, lors d’un concert d’exception, le virtuose Franz Liszt de retour d’une tournée triomphale en Europe.

Un espace au caractère muséal

Une borne romaine aux origines de la ville
Au pied de l’escalier d’honneur, face au buste sculpté de Marianne, s’élève une borne militaire romaine. Retrouvée en 1887 au moment de la destruction de l’église romane du Genest Saint-Isle, elle porte une inscription rappelant les honneurs attribués à l’empereur Constance Chlore dont le règne s’achève au début du 4^e siècle. Son installation en ces lieux renvoie à l’existence de la voie antique Tours-Corseul, dont la prise de contrôle au Moyen-âge par Guy de Dénéry présida à la création de la ville de Laval.

Une galerie de peintures
Les murs intérieurs de l’Hôtel de Ville s’ornent, dans la plus pure tradition du 19^e siècle, de grands tableaux de maîtres qui renvoient à l’héritage laissé par des artistes locaux ayant parfois connu une renommée nationale comme Charles Landelle, peintre orientaliste, et Jean-Baptiste Messenger, artiste pittoresque. Les portraits des maires de Laval occupent également une place de choix et présentent la particularité d’être peints en pied jusqu’au mandat d’Albert Goupil (1946-1956).

Un environnement urbain homogène

Dans un souci de cohérence, l’architecte Georget, au tournant des années 1880, crée deux édifices de facture néo-classique de part et d’autre de l’Hôtel de Ville : l’Hôtel des Postes et les halles centrales. En 1994, la ville de Laval réaffecte les lieux afin d’accueillir les locaux de la Poste, de l’Office de Tourisme ainsi que le tout nouveau centre administratif municipal. Ce dernier a été agrandi par un nouveau corps de bâtiment contemporain marqué par une tour circulaire en béton faisant référence au passé militaire du site.

Les travaux entrepris sur le site du centre administratif municipal ont révélé des vestiges archéologiques dignes d’intérêt. Sous les fondations du bâtiment du 19^e siècle a été mise à jour une barbacane (défense avancée) ajoutée à la fin du Moyen-âge à l’enceinte urbaine primitive. Ces vestiges ont été précieusement conservés et inclus au plan du nouveau bâtiment. Ils sont aujourd’hui toujours visibles au sous-sol du bâtiment.



Façade du théâtre



Projet Voinier pour le théâtre de Laval (AD Mayenne)



Le théâtre au début du 20^e siècle (Collection particulière)



La salle du théâtre vers 1950 (Archives Municipales)



Plan de réservation des places au théâtre de Laval (Archives Municipales)



Salle Barbara Hendricks (Laval Agglomération)

Le théâtre

Un lieu de rayonnement culturel

Monument dédié aux arts du spectacle, le théâtre de Laval, après avoir perdu sa fonction première, renaît aujourd’hui de ses cendres.

À l'origine des divertissements populaires

Un théâtre à caractère religieux
Si le théâtre est né durant l’Antiquité et connaît son apogée à l’époque gréco-romaine, cette forme d’expression artistique est par la suite abandonnée car condamnée par le dogme d’un christianisme naissant et bientôt triomphant. C’est en adoptant un caractère religieux que le théâtre connaît un véritable renouveau à la fin du Moyen-âge. À partir du 15^e siècle à Laval, les représentations de mystères attirent régulièrement les foules dans les prairies de Bootz. À la belle saison, ce cadre champêtre sert alors de lieu d’éducation populaire à l’histoire des saints et à la morale chrétienne.

Des spectacles dans des lieux inadaptés
La multiplication des représentations, dont certaines se font les héritières des œuvres de Molière, impose le choix d’une salle permettant de jouer la comédie tout au long de l’année. Celle-ci est installée au 18^e siècle dans le bâtiment également dévolu au jeu de paume, rue du Bourg Chevreau. En 1785, le sieur Roche qui exploite les lieux obtient la permission de donner des tragédies, comédies, opéras comiques et ballets du premier dimanche au vendredi de l’avant dernière semaine du Carême. Libérées des contingences religieuses, des représentations sont encore données sous la Révolution. Mais c’est finalement la vente de la salle du jeu de paume en 1818 qui occasionnera l’ouverture d’un débat sur la création d’une véritable salle de spectacle à Laval.

Une architecture au cœur d’un projet urbain

Un centre culturel né des volontés préfectorales
À la demande du préfet Coster, qui supervise également les travaux d’achèvement de la grande traverse Est-Ouest, la question de la construction d’un théâtre est mise à l’étude. Dès 1820, l’architecte Voinier fournit les plans d’un édifice s’inspirant des modèles parisiens de la fin du 18^e siècle. La façade du bâtiment proposé est marquée par un fronton monumental et par un haut toit d’ardoises. Néanmoins, malgré les volontés préfectorales de voir construire ce monument le long du mail de la rue de la Paix, le projet est rejeté par les instances compétentes de la capitale.

Une réalisation monumentale au goût du jour
Un jeune architecte, Pierre-Aimé Renous, qui se distinguera plus tard par de nombreuses autres réalisations lavalloises, redéfinit le projet initial en 1827. Le monument, dont il va présider à la réalisation, se caractérise par une sobre façade à deux niveaux d’élévations rythmée par un jeu d’arcades en plein cintre et surmonté d’un attique. Cette dernière particularité achève de donner au bâtiment inauguré en 1830 un style néo-classique prompt à s’inscrire dans le projet urbain du nouveau centre de Laval et à répondre au goût italien de l’époque.

Du théâtre à l’italienne à la salle de cinéma

Un lieu prestigieux à la recherche de son public
Centre du 17^e arrondissement théâtral qui regroupe les départements de la Mayenne, de la Sarthe et de l’Ille-et-Vilaine, la nouvelle salle de spectacle de Laval adopte également, de par sa mise en œuvre intérieure, la mode italienne. De plan circulaire, cette « bonbonnière » comprend deux rangs de loges au-dessus de la fosse d’orchestre. Celles-ci ne sont ni grillagées, ni disposées en petits appartements secrets propres à favoriser le libertinage comme il est signalé dans le rapport du conseil des bâtiments civils en 1826. Néanmoins, malgré toutes ces précautions, le public lavallois se montre bien souvent peu motivé, allant jusqu’à snober la représentation donnée en 1849 par la grande tragédienne Rachel qui triomphait alors dans les grandes salles de la capitale.

Un lieu d’émerveillement pour le public
Lieu de parade sociale pour la bourgeoisie lavalloise de l’époque de Napoléon III, le théâtre fait l’objet de nouveaux aménagements en 1857, renforçant ainsi son caractère grandiose et monumental. Le journaliste Charles Maignan en témoigne en ses termes dans les colonnes de « *L’écho de la Mayenne* » au lendemain de l’inauguration : « *C’est un bijou. On dirait un immense sofa or et velours à étages supportés par des cariatides charmantes, de bon goût, d’une pose délicieuse et décorée de médallons en bosse d’un effet charmant.* »

Une ouverture à la modernité
Après une restauration de la salle réalisée par Léopold Ridel en 1889, le théâtre s’équipe progressivement des éléments propres à définir le confort moderne : le chauffage est aménagé en 1926, quatre ans après l’arrivée de l’électricité dans les locaux. Puis, en 1931, mademoiselle Souveyrn, qui assure la concession de l’établissement, fait installer une cabine de cinéma parlant au-dessus de la porte d’entrée du foyer.

Entre Septième art et show business
Au sortir de la Seconde Guerre Mondiale, le théâtre, qui s’est ouvert aux stars du show business, présente un aspect vétuste. Concédé par la ville à Robert Bourzeix, l’établissement ferme ses portes en 1957 pour se doter d’installations propres à la diffusion cinématographique. La salle à deux niveaux de gradins et d’une capacité de 730 places accueille dorénavant le public féru du Septième art et quelques récitals donnés par des grands de la chanson française (Brel, Aznavour, Piaf, Ferré). Enfin, en 2002, le transfert de l’activité cinéma au Cinéville achève de faire tomber dans l’oubli ce temple de la culture populaire lavalloise.

La renaissance du théâtre

Le respect d’un héritage historique
Entraînée par l’inadaptation de la salle polyvalente à accueillir certaines manifestations, la reconstruction du théâtre est décidée par la municipalité en 2002. Financé par Laval Agglomération, le chantier est confié à l’architecte Logerais dont la candidature est retenue pour avoir répondu à un cahier des charges faisant état de la volonté de conserver la façade du bâtiment primitif. Celle-ci s’inscrit désormais comme la seule trace architecturale du théâtre bâti au 19^e siècle dans un nouvel équipement culturel totalement repensé pour la circonstance, mais toutefois respectueux de son histoire.

Une configuration moderne au service du spectacle
Derrière la façade du bâtiment primitif, un spacieux hall d’accueil conduit à la salle de spectacles qui répond aux nouvelles normes de sécurité. Malgré son apparence moderne, l’espace dévolu au public, d’une capacité de 600 places, répond à un héritage ancien avec ses fauteuils de couleur rouge et ses deux niveaux de loges, appelées communément bergeries. En vis-à-vis, la scène, cœur du dispositif, est précédée par une fosse d’orchestre et dominée par un plateau technique de près de 20 mètres de hauteur permettant la manœuvre des décors de théâtre ou d’opéra. L’Histoire retiendra que ce nouvel équipement culturel fut inauguré le 11 septembre 2007 par la cantatrice Barbara Hendricks.



Folie de la Perrine à l'entrée du jardin



Séquoia



Ginkgo Biloba



Roseraie



Statue de Psyché



Tombe du douanier Rousseau

Le jardin de la Perrine

Du parc botanique au lieu de mémoire

Aménagé à partir de 1885 sous la forme d’un conservatoire des espèces végétales exotiques, le jardin de la Perrine rend également hommage à quelques Lavallois célèbres.

Aux origines, une propriété privée

Une maison forte au Moyen-âge

La première évocation du site de la Perrine date de 1293 et prend la forme d’une mention dans une charte liant le seigneur de Laval et Geoffroy de Parné. Ce dernier se voit rappeler l’obligation de verser à son suzerain, en guise de redevance annuelle pour sa propriété de la Perrine, une paire d’éperons dorés. Cet acte renvoie à la possible existence d’une maison forte servant d’hébergement à une famille aristocratique aux portes de Laval.

Une folie du temps des Lumières

En 1756, la propriété est acquise par Pierre de Vauguyon, curé d’Ahuillé. Cet ecclésiastique décide d’y faire construire un pavillon de plaisance sur le modèle alors en vogue des villégiatures de campagne. Le bâtiment, organisé sur deux niveaux d’élévation, se distingue par son élégante rotonde permettant au propriétaire des lieux d’embrasser du regard le paysage environnant du salon ou de sa chambre à coucher. En 1936, le lieu est investi par l’école d’art fondée par Adrien Bruneau.

Un jardin public, entre hygiène et parade sociale

Des espaces verts pour une ville moderne

Au 19^e siècle, en accord avec les nouvelles préoccupations hygiénistes, les villes se dotent de grands espaces verts. Laval ne déroge pas à la règle. Profitant du comblement du lit primitif de la Mayenne, la municipalité ordonne en 1866 l’aménagement des promenades de Changé, confié au paysagiste angevin Killian. Le site se trouve néanmoins trop éloigné des lieux de résidence de la bourgeoisie situés dans la haute ville. Aussi, la municipalité profite-t-elle de la mise en vente de la Perrine en 1885 pour s’en porter acquéreur pour la somme de 140.000 francs.

Un lieu fréquenté par la bourgeoisie

C’est à l’architecte Léopold Ridet que revient la responsabilité de dessiner les plans de ce nouveau jardin public qui se développe sur une surface de 4,5 hectares. Des grilles en fer forgé marquent l’entrée du lieu, renvoyant à un règlement intérieur strict notamment concernant la tenue vestimentaire. En partie haute du jardin, une grande allée rectiligne, le mail, sert de lieu de rendez-vous et de flânerie pour une bourgeoisie oisive profitant de l’ombre procurée par des tilleuls plantés en alignement. En 1936, le transfert de la fontaine du Puits-Rocher depuis le faubourg du Pont de Mayenne permet l’arrivée d’un point d’eau pour se rafraîchir à la belle saison.

Un parc botanique, conservatoire des espèces végétales

Des essences exotiques remarquables...

Adoptant la forme d’un parc à l’anglaise privilégiant les points de vue et les surprises au détour de ses allées, la Perrine abrite 65 espèces d’arbres ou de conifères. La promenade propose au public une découverte des espèces végétales remarquables peuplant les cinq continents. Séquoias, cèdres de l’Atlas et du Liban rivalisent d’audace dans les hauteurs pour développer leurs branches au port majestueux. À l’extrémité du mail, souligné par un parterre de fleurs, le Ginkgo Biloba se pose comme l’attraction végétale du lieu. Originaire de Chine, cet arbre sexué a côtoyé les dinosaures avant de résister au feu nucléaire à Hiroshima.

... Aux roses les plus diversifiées

En 1920, Jules Denier achève l’aménagement du jardin de la Perrine par l’adjonction, au nord, d’une orangerie et d’une roseraie. Cette dernière reprend le modèle du jardin français aux allées rectilignes et au plan symétrique. Au cœur de ce nouvel espace dominant la ville par un magnifique panorama, près de 1.200 rosiers, aux noms souvent évocateurs, attestent de la diversité des espèces créées par hybridation à partir de rosa gallica, la rose primitive...

Un musée de sculptures à ciel ouvert

Les mésaventures de Psyché

Dans l’esprit du jardin à la française, des statues prennent place sur le parcours des promeneurs qui arpentent les allées de la Perrine. Près de l’orangerie, trône une belle sculpture de marbre blanc, œuvre de Lavigne, primée au salon de Paris en 1870. Représentant Psyché, déesse de la mythologie grecque tenant à la main un flacon de jouvence rapporté des enfers, elle attire les regards par sa nudité. Ce caractère, aujourd’hui anodin, lui valut cependant de subir la colère de certains Lavallois qui la mutilèrent avant de la jeter au bas de son piédestal dans la nuit du 20 juin 1894. Redécouverte dans les caves du musée-école de la Perrine, elle a été restaurée avant de retrouver sa place dans le jardin en 1983.

Un lieu d’expression pour l’art contemporain

Le sculpteur lavallois Robert Lriverain est le lauréat du concours organisé en 1992 pour l’aménagement du bassin d’agrément de la Perrine. À l’image du jardin public, île de sérénité au cœur de la ville, il propose une œuvre invitant à la méditation. Représentation symbolique du monde, la sculpture en bronze évoque l’image d’une montagne aux formes irrégulières et percée de grottes.

Un espace à la mémoire des Lavallois célèbres

La tombe du Douanier Rousseau

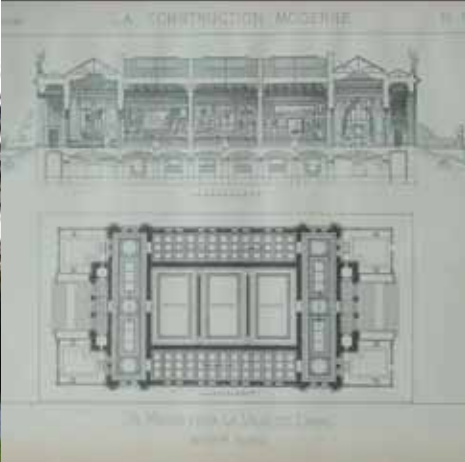
Au printemps 1947, la municipalité procède à l’inhumation des cendres de Rousseau, rapportées du cimetière de Bagneux, dans un caveau proche du musée-école. La tombe est alors recouverte d’une dalle sur laquelle figure, en vers, un hommage rendu au peintre naïf par le poète Guillaume Apollinaire. Un médaillon de bronze, œuvre du sculpteur Pierre Bracke, présente le portrait de profil de celui qui, bien après sa mort dans l’anonymat en 1910, est aujourd’hui considéré comme l’un des plus grands artistes de son temps.

L’improbable voilier d’Alain Gerbault

Dominant le panorama sur la vallée de la Mayenne à l’extrémité nord du jardin, la frêle silhouette d’un voilier rappelle le souvenir d’Alain Gerbault. Entre 1923 et 1929, ce fils d’industriels lavallois fortunés devient le premier navigateur à réaliser le tour du monde en solitaire. À défaut de pouvoir disposer du Firecrest, perdu en mer par la Marine Nationale dans les années 30, la Ville de Laval a fait l’acquisition, en 1987, du Men-Hic, dont les caractéristiques permettent d’appréhender l’exploit sportif accompli par l’homme devenu un ardent défenseur de la civilisation polynésienne.



Façade du musée des Beaux-arts, actuel CCSTI



Projet initial de Léopold Ridel (Collection particulière)



Sculpture animalière de Gardet



Détail du bas-relief sculpté « La naissance de Venus »



Mosaïque marquant l'entrée du musée



Décor du plafond de l'ancienne salle des sculptures

Le musée des Beaux-arts

Un projet pharaonique avorté

Voulu par le peintre Charles Landelle, le musée des Beaux-arts, achevé en 1899, présente une architecture incomplète quoique d’aspect monumental.

La création du musée de Laval

L’acte de mécénat d’un peintre reconnu
 En 1883, Charles Landelle, peintre académique décoré de la légion d'honneur, décide d’offrir à Laval, sa ville natale, un tableau intitulé *Le droit moderne*. Néanmoins, les dimensions monumentales de l’œuvre (5,30m sur 4,20m) ne permettent pas de l’exposer à l’Hôtel de Ville. Aussi, l’idée de construire un musée dédié aux Beaux-arts est-il rapidement évoquée, à proximité de la Perrine. Pour encourager le projet, Landelle fait la promesse du don d’une partie de sa collection et d’une somme en numéraire de 30.000 francs.

Le projet fou d’un architecte mégalomane
 Choisi pour diriger ce chantier d’envergure, l’architecte Léopold Ridel reçoit pour consigne de s’inspirer du modèle du musée du Luxembourg à Paris. En 1888, il livre les plans d’un édifice imposant présentant la forme d’un quadrilatère de 45m de long pour 30m de large, cantonné à l’est et à l’ouest par deux pavillons d’entrée avec escaliers monumentaux. Le projet prévoit d’accompagner la construction d’un parc aménagé en terrasses successives descendant vers les bords de la Mayenne. Cependant, les restrictions budgétaires imposées par la municipalité obligent l’architecte à freiner ses ambitions.

Une architecture inspirée de l'Antiquité

Une façade traitée comme un temple
 La visite présidentielle de Félix Faure le 13 août 1896 entraîne une inauguration anticipée du monument qui sera définitivement achevé trois ans plus tard. De style néo-grec, il développe, face à la place de Hercé, un grand pavillon d’entrée avec avant-corps. Ce dernier est marqué par un escalier monumental conduisant à un *pronaos*, sorte de vestibule d’entrée, orné de quatre colonnes aux chapiteaux ioniques. Au centre de la composition, la lourde porte, surmontée du buste de la déesse Minerve, renvoie à la symbolique de l’entrée dans la *cella*, la partie sacrée du temple.

Un riche décor sculpté et allégorique
 L'imposante corniche du monument est mise à profit pour servir de support à des œuvres sculptées, placées ainsi en acrotères. Si les angles du bâtiment s’ornent du motif classique du griffon, animal hybride mi-aigle mi-lion, l’avant-corps reçoit, quant à lui, deux figures féminines drapées à l’antique avec des ailes dans le dos. Il s’agit des allégories de la peinture et de la sculpture, accompagnées chacune d’un chérubin et des outils symbolisant leur art. Réalisées par Tony Noël et André-Joseph Allar, leur présence contribue à marquer la fonction du bâtiment dans le paysage urbain.

Quand la sculpture s'impose à l'architecture

Des bas-reliefs dignes de l’héritage antique
 Pour orner l’allège située sous les deux paires de fenêtres latérales, l’architecte Léopold Ridel confie à deux amis artistes le soin de proposer des panneaux sculptés de bas-reliefs. À gauche, André-Joseph Allar réinterprète un chef-d’œuvre de la peinture italienne de la Renaissance en proposant d’y faire figurer *La naissance de Venus*. À droite, Alfred Lenoir livre une composition avec des personnages traités à l’antique renvoyant à des activités propres à caractériser *L’agriculture*.

Des bronzes animaliers impressionnants
 Dans les dernières décennies du 19^e siècle, l’attrait du naturalisme, allié au retour des expéditions scientifiques dans les colonies, fait de la sculpture animalière un des genres les plus recherchés. Médaille d’or de l’exposition universelle de Paris en 1889, Georges Gardet est sollicité par Léopold Ridel pour la réalisation de deux groupes sculptés en bronze mettant en scène des fauves. Installés de part et d’autre de l’escalier monumental, le *Tigre attaquant une tortue* et le *Bison assailli par un jaguar* laissent à voir aux Lavallois de la Belle Époque la nature dans sa plus sauvage expression.

Des intérieurs aux aménagements soignés

Une nécessaire organisation de l’espace
 En réponse à la publication du rapport de la commission du musée présidée par M.Souchu-Servinière, il est décidé que le bâtiment s’articulerait autour de quatre salles principales. Lors de l’ouverture du musée au public le 3 décembre 1899, les 10.000 visiteurs présents découvrent tout d’abord la salle des sculptures bénéficiant d’un éclairage zénithal par le biais d’une grande verrière, avant de s’engager dans la salle des peintures dont la hauteur sous plafond atteint 8m. En parties latérales, deux espaces sont alors réservés à l’archéologie et à l’histoire naturelle.

Des plafonds d’une incroyable ornementation
 La nudité des murs, rendue nécessaire par la fonction du bâtiment, illustre l’effort consenti pour le décor intérieur vers la partie haute de l’édifice. Sur la corniche de la première salle, le peintre-décorateur Ourlier fait figurer, en lettres d’or, les noms des grands sculpteurs de l’Histoire. Le plafond encaissonné s’orne de guirlandes de feuilles de chêne et de la figure du léopard renvoyant aux armes de la ville. Pour la salle centrale, Maurice Chabas conçoit, dans le plus pur style académique, des médaillons peints avec les allégories, drapées à l’antique et à demi-nues, de la sculpture et de la peinture.

Un lieu qui change de vocation

Des services sanitaires et sociaux...
 L’ouverture d’un nouvel espace muséal au Vieux-château contribue à l’abandon progressif du musée des Beaux-arts. Aussi, en 1965, est-il réquisitionné à la demande du préfet pour accueillir les locaux de la Direction de la Santé et de la Direction de la Population et des Migrations. La porte d’accès principale est condamnée et des cloisons intérieures sont aménagées pour séparer les bureaux. Une adjonction au rez-de-jardin est réalisée au sud afin d’accueillir le local des infirmières de l’assistance publique.

... Au centre de culture scientifique et technique
 En 1972, l’achèvement de la construction de la cité administrative à Saint-Nicolas permet de libérer les locaux. Louis Vallée, ancien professeur de sciences naturelles au lycée Ambroise Paré, se voit confié le projet de création d’un musée des sciences. Ce dernier ouvre ses portes le 1er juillet 1974 avec une exposition consacrée aux eaux, bosquets et forêts mayennaises. Vingt ans plus tard, le retrait de Jane Guyon, figure emblématique du musée, entraîne une nouvelle mutation avec la création d’un centre de culture scientifique laissant la part belle à de grandes expositions thématiques temporaires.



Portail et conciergerie du cimetière



Monuments funéraires transférés de l'ancien cimetière de la Guetière



Stèle funéraire de Léopold Ridel



Détail de la chapelle funéraire de la famille Arché



Gisant en marbre de Paul-Marie Batard



Tombe miraculeuse du Père Coince

Le cimetière Vaufleury

Un jardin du repos éternel

Lieu dédié au recueillement, le cimetière Vaufleury s’impose également comme un site de promenade propice à de multiples découvertes.

Le culte des morts à travers les âges

Dès la Préhistoire, le fait de marquer de façon monumentale, sous la forme de dolmens ou d’allées couvertes, l’endroit abritant une ou des sépultures témoigne de la volonté des vivants d’honorer la mémoire des morts. À l’époque gallo-romaine, l’hommage rendu aux défunts se codifie : désormais, pour des raisons d’hygiène autant que par crainte du retour des mânes, les nécropoles s’éloignent de l’espace dévolu aux vivants pour gagner la périphérie des villes.

Au Moyen-âge, l’essor du christianisme et la recherche de la proximité de saints personnages, souvent inhumés dans des églises, entraîne la création de cimetières en cœur de ville ou de village. Communauté des vivants et monde des morts s’y côtoieront dès lors jusqu’à la veille de la Révolution. En 1776, suite au scandale du cimetière des Saints-Innocents à Paris fermé pour des raisons de salubrité, un édit royal promulgue le transfert des lieux d’inhumation en dehors des agglomérations. Napoléon reprendra cette décision à son compte en publiant un décret impérial le 23 prairial an XII (12 juin 1804), créant ainsi dans la capitale le Père Lachaise et assurant la genèse de tous les grands cimetières contemporains de province.

Genèse des cimetières lavallois

Des cimetières paroissiaux...

Des fouilles archéologiques ont permis de déterminer l’existence de sépultures datant de l’époque mérovingienne à Pritz ou aux Merceries. Par la suite, les nécropoles accompagnent le développement urbain et s’organisent autour des grands centres paroissiaux. Laval compte alors cinq cimetières principaux comme celui de la Trinité, situé rue des Fossés ou celui de Saint-Vénérand, au chevet de l’église du même nom. Ces derniers seront fermés pendant la Révolution, les morts étant inhumés sans cérémonie dans une fosse commune ouverte sur les landes de la Croix-Bataille.

... Aux grandes nécropoles péri-urbaines
Au 19^e siècle, en réponse au décret de Napoléon, on décide la création d’un unique cimetière situé en périphérie de la ville. Les autorités municipales choisissent le site de la Guetière (à l’emplacement actuel des archives départementales) qui est ouvert aux inhumations le 1^{er} août 1807. Néanmoins, face aux problèmes d’exiguïté du lieu ainsi que de la nature argileuse du terrain qui ne favorise pas la décomposition rapide des corps, il est abandonné en 1881 au profit d’un site distant de quelques centaines de mètres : Vaufleury. Plus vaste que son prédécesseur, ce nouveau cimetière se développe sur un espace de 7,5 hectares dont les limites sont matérialisées par les routes de Paris et du Mans.

Vaufleury, nouvelle ville des morts

L’architecte Léopold Ridel, auteur de grands projets urbains lavallois comme le musée des Beaux-arts, le jardin de la Perrine ou la chapelle Saint-Julien, se voit confié la réalisation des aménagements du cimetière Vaufleury. Il va composer le plan de celui-ci sur le modèle régulier d’une ville antique. L’entrée principale sur la route de Paris se présente sous la forme d’une grande avenue rectiligne bordée de séquoias. L’emploi de ces résineux, capables de vivre jusqu’à 1.000 ans, est à percevoir comme une référence symbolique à l’éternité. Cette dernière est également clairement évoquée dans l’œuvre de l’architecte par les torchères sculptées du portail ou le décor de rameaux qui orne les pavillons destinés à recevoir le logement du gardien et l’administration du cimetière.

À l’intérieur de l’enceinte séparant la nouvelle nécropole du monde des vivants, Ridel trace deux grandes avenues perpendiculaires, coupées par des allées plus petites, divisant ainsi l’espace en huit carrés de même surface. Au cours du 20^e siècle, ceux-ci sont peu à peu colonisés par les dernières demeures de nombreux Lavallois. À ce jour, Vaufleury accueille 12.000 sépultures pour 66.000 corps inhumés, dont celui de Léopold Ridel lui-même qui trouva le repos en ce lieu après sa mort en 1910.

Un musée d’art funéraire

Des influences antiques...

Si les monuments érigés à des dates récentes répondent bien souvent à des modèles stéréotypés, il n’en est pas de même pour les tombeaux plus anciens qui témoignent de la vitalité de l’art funéraire au 19^e siècle. Ainsi est-il possible de découvrir dans les allées de Vaufleury nombre de chefs-d’œuvre représentatifs de ce courant lié à l’émergence du souvenir individualisé des morts. De la stèle sculptée à l’image d’une pleureuse comme celle de Léopold Ridel, en passant par le sarcophage ou les colonnes ornées d’urnes cinéraires de la famille Souchu-Servinière, quelques monuments adoptent un style propre à rappeler des références antiques.

... À celles du Moyen-âge

En parallèle, se développe également un mouvement historicisant caractérisé par l’élévation de chapelles funéraires inspirées des cathédrales du Moyen-âge. Certaines reçoivent un décor élaboré de motifs historiés ou de chapiteaux sculptés dignes de pouvoir figurer dans n’importe quel édifice roman ou gothique. Les gisants sont par contre totalement absents du site, à l’exception du remarquable tombeau du petit Paul-Marie Batard, représenté en sommeil sous la forme d’une émouvante statue de marbre blanc.

Une galerie de personnages illustres

Si Rousseau ou Jarry ne s’y trouvent pas enterrés, le cimetière de Vaufleury réserve cependant au visiteur quelques rencontres privilégiées avec de célèbres artistes lavallois. Parmi ces derniers, on notera la présence du peintre Jean-Baptiste Messenger, témoin des bouleversements urbains que connut Laval au 19^e siècle, et du maître-verrier Alleaume, dont le curieux tombeau est orné d’un petit menhir prompt à rappeler ses origines bretonnes. L’art naïf est également à l’honneur avec des personnalités comme Andrée Bordeaux-Le Pecq, galeriste et mécène qui participa activement à la création du musée, ou Jean-Pierre Bouvet, premier conservateur de cet établissement, qui dressa les plans de sa dernière demeure comme une œuvre d’art originale couverte de tesselles colorées.

D’autres grandes personnalités s’y côtoient également comme les historiens Couanier de Launay, auteur d’une histoire de Laval publiée en 1866, ou Félix Grat, membre de l’école française de Rome, mort au champ d’honneur en 1940. Au milieu de ces grands noms, il est cependant surprenant de constater que la tombe la plus visitée du cimetière est sans doute celle d’un jésuite décédé en 1833. Ayant laissé le souvenir d’un saint homme, le père Coince est aujourd’hui toujours vénéré et son intercession sollicitée à l’égard des petits enfants souffrant de maux divers. À lui seul, ce tombeau témoigne de la déférence des vivants à l’égard des morts et de la survivance de leur souvenir.



La gare nationale des chemins de fer au début du 20^e siècle (Collection particulière)



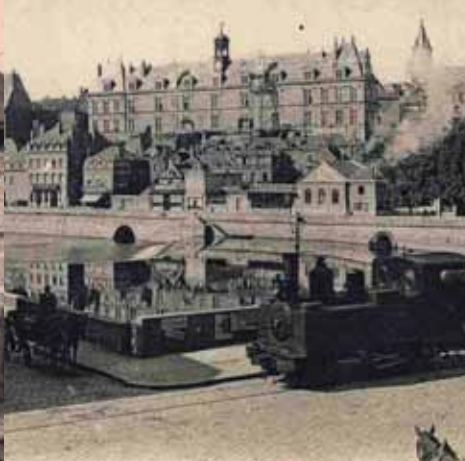
Le viaduc en construction au printemps 1855 (AD Mayenne)



Le viaduc aujourd'hui



La gare nationale et la gare départementale au début du 20^e siècle (Collection particulière)



Le petit train franchissant le Pont-neuf (Collection particulière)



Façade de l'ancienne gare départementale

Les gares de Laval

Des monuments à la gloire du rail

L'arrivée du chemin de fer à Laval en 1855 fait entrer la ville dans la modernité, marquant durablement le paysage urbain de ses architectures remarquables.

Une installation qui fait débat

Laval privée du train ?

La loi du 11 juin 1842 fixe le plan d'ensemble du développement du réseau ferroviaire français. S'il est clairement question d'établir une ligne reliant la capitale à la Bretagne, il est d'abord évoqué la création d'un axe direct Paris-Nantes, dont Laval se trouve exclue. Une nouvelle réflexion, abondée par les protestations émises par les élus bretons, est soumise deux ans plus tard. La construction d'une ligne Paris-Brest est validée mais sans que soit clairement défini un tracé. À la suite d'âpres négociations visant à définir des coûts moindres et la rentabilité d'exploitation, Alençon est sacrifiée au profit de Laval qui, en 1846, est définitivement choisie comme station entre Le Mans et Rennes.

Quelle localisation pour la gare ?

Tenant compte de la faible puissance des machines et de leur système de freinage encore hésitant, les ingénieurs s'évertuent à jouer avec le relief et à proposer des tracés les plus réguliers possibles. Pour Laval, le choix d'Avesnières s'impose comme une évidence, mais la gare se retrouverait dépourvue de toute liaison viable avec la ville, les quais n'étant pas encore construits. Un nouveau projet mettant la station lavalloise à Sainte-Catherine se trouve bientôt rejeté sur la pression du lobbying des industriels des filatures qui obtiennent gain de cause pour une installation à Saint-Etienne.

Le viaduc, expression d'un art des ingénieurs

Des matériaux et des hommes

Le chantier lié au franchissement de la vallée de la Mayenne va permettre la mise en valeur du travail réalisé par un corps de métier alors en plein essor, celui des ingénieurs. Dès 1848, une équipe constituée autour de Maubué œuvre autour des plans d'un viaduc ferroviaire répondant au défi posé par des machines à vapeur toujours plus lourdes et plus rapides. Le choix du granit de Sacé, extrait des carrières locales, permet d'allier à la robustesse du matériau l'usage de la pierre de taille, symbole de la puissance de l'État.

Un ouvrage monumental

Compromis entre les exigences de régularité du corps des ingénieurs, le goût du prestige des élus locaux et le sens financier de l'État, le viaduc de Laval, finalement achevé en 1855, frappe l'imagination de ses contemporains par ses dimensions monumentales. Dessiné par Eugène Caillaux, l'ouvrage, fort de ses 9 arches en plein cintre soutenant un tablier de près de 180 mètres de long, domine les eaux de la Mayenne de ses 27 mètres de hauteur. Une médaille commémorative, dont le droit est orné par la figure de l'empereur Napoléon III, reprend d'ailleurs le nouveau panorama urbain lavallois pour symboliser l'ouverture de la voie Paris-Brest.

Quand la rive gauche s'adapte au chemin de fer

Un réseau viaire profondément modifié

Ainsi placée au nord de la ville, la gare s'installe sur le tracé de la route impériale n°12 conduisant vers Paris. Elle prend alors le nom d'avenue de l'Embarcadère, tandis que les autorités préfectorales tranchent en faveur du prolongement de la rue Napoléon, actuelle rue de la Paix, vers l'est pour contribuer à pérenniser le réseau routier. Le nouvel axe de circulation ainsi créé contournera désormais le cimetière de la Guettière avant de traverser la voie de chemin de fer au Pont de Paris.

Une gare à l'esthétique fonctionnelle

Loin du modèle prestigieux des gares parisiennes, les stations de province se cantonnent à des architectures sobres et répétitives. La gare de Laval adopte ainsi une forme simple matérialisée par un bâtiment central à deux niveaux d'élévation faisant office de hall des voyageurs et de deux ailes se développant le long des quais. Pour tout ornement, le monument reçoit une horloge placée au sommet de la travée centrale. Cette architecture fonctionnelle disparaîtra plus tard lors des bombardements de juin 1944.

L'incroyable épopée du petit train en Mayenne

La naissance d'un réseau ferré local

L'ouverture des lignes Laval-Mayenne en 1866 puis Laval-Pouancé en 1888 marque l'achèvement du réseau d'intérêt général exploité par la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest. Cependant, une partie du département de la Mayenne, notamment le nord-ouest, demeure à l'écart de ce progrès facilitant la circulation des hommes et des marchandises. Aussi, le conseil général de la Mayenne finance-t-il la création de liaisons vers Saint-Jean-sur-Erve (1900) et Landivy (1901) à partir de Laval. Sur ces voies secondaires circulent désormais des tramways à vapeur, dont la vitesse moyenne n'excède pas les 30 km/h. Le succès aidant, on envisage en 1913 la création de 11 lignes supplémentaires.

Quand l'automobile condamne le « tortillard »

Au lendemain de la Grande Guerre, les autorails, plus puissants, succèdent aux machines à vapeur. Mais la démocratisation progressive de l'automobile et la modernisation du réseau routier départemental achèvent de faire du petit train un moyen de déplacement obsolète. Le car et le camion acheminent dorénavant voyageurs et marchandises sur de courtes liaisons. La ligne Laval-Saint-Jean-sur-Erve est fermée en 1938, avant de rouvrir pendant l'occupation pour permettre aux Lavallois de se rendre à l'étang de Barbé. Enfin, en 1947, l'aventure du petit train en Mayenne s'achève définitivement, laissant dans le paysage des témoignages architecturaux d'exception.

La gare des tramways, chef-d'œuvre de Ridel

Un projet ambitieux et revanchard

Lésés par les choix minimalistes de l'État pour la gare principale, les élus locaux confient à l'extravagant Léopold Ridel la mission de dresser les plans de la gare des tramways. L'architecte, ancien dessinateur aux chemins de fer de la Charente, produit un bâtiment qui, par sa masse quadrangulaire et son plan à six travées, concurrence largement sa voisine. L'édifice, inauguré en 1900, est par ailleurs servi par une élégante charpente de style néo-régionaliste, à fermes débordantes, et par un décor empreint d'éclectisme.

Une élégante façade polychrome

Le jeu des couleurs sur la façade du monument est animé par le contraste du calcaire bleu employé pour le gros œuvre et de la brique rouge qui marque l'encadrement des ouvertures. Deux bandeaux de calcaire blanc et d'émaux polychromes accentuent l'horizontalité du bâtiment. Enfin, l'inspiration végétale donnée aux lettres turquoises renvoyant aux gares de destination inscrit ce décor comme annonciateur de l'Art Nouveau. Remis en valeur, le monument abrite aujourd'hui les services départementaux du Tourisme.



*Bords de la Mayenne vers 1860
(Musées de Laval)*



Ancien hôtel épiscopal



Immeubles de la rue de la Paix



Usine des tissus d'Avesnières



*Ancienne barre de logements ouvriers,
rue du Frêne*



Portail du lycée Ambroise Paré

Autres patrimoines du 19^e siècle

Des architectures remarquables

Ville largement remaniée au 19^e siècle, Laval offre un panorama intéressant des modèles de construction du règne de Napoléon I^{er} à la proclamation de la III^e République.

La canalisation de la Mayenne

La nécessité de créer un cœur de ville au débouché de la nouvelle route reliant Paris à Brest entraîne l'assainissement du secteur de la Chiffolière. Le lit primitif de la Mayenne est alors progressivement remblayé à mesure que s'ouvre un canal de dérivation des eaux passant sous les arches d'un nouveau pont. Baptisé du nom de l'empereur Napoléon I^{er}, il voit sa première pierre posée le 15 août 1812. Sa mise en service n'intervient cependant que 12 ans plus tard, après l'achèvement de la construction d'un ouvrage en pierre de taille de granit et à tablier droit s'apparentant aux ponts jetés sur la Loire au 18^e siècle à Tours. Sous le Second Empire, débute un nouveau chantier d'envergure visant à protéger les berges de la Mayenne des inondations. Entre 1848 et 1870, près de cinq kilomètres de quais sont aménagés, modifiant profondément le paysage encore archaïque des bords de rivière. Ainsi, sur la rive droite, les maisons à galeries pittoresques de la rue de Rivière disparaissent au profit du longiligne quai de l'impératrice (1860), devenu aujourd'hui quai d'Avesnières.

Les demeures bourgeoises

Dans la lignée des réalisations bourgeoises du 18^e siècle, les Lavallois les plus aisés continuent à se faire aménager sur les hauteurs de la ville, à Bel-Air ou autour de la place de Hercé, de remarquables propriétés. Le bâtiment d'habitation, désigné sous le terme d'hôtel particulier en raison de sa taille importante, s'articule entre une cour donnant sur la rue et un jardin à l'arrière. La construction de ces belles demeures répond aux modes architecturaux du temps, du style néo-classique dans le cas de l'hôtel de Pignerolle (1830), place de Hercé, au style néo-gothique avec la façade en forme de châtelet médiéval d'un autre hôtel (1870) située quai Béatrix de Gâvre. Mais l'une des plus importantes réalisations de cette époque est la résidence épiscopale conçue à partir de 1856 pour Monseigneur Wicart, premier évêque de Laval. Sur les plans de l'architecte Lambert, l'imposant monument adopte le modèle prestigieux de l'hôtel Matignon à Paris. Le long de la rue de la Paix, se développent également les façades d'immeubles de rapport, dont les balcons filant en fonte rappellent les grandes réalisations du baron Haussmann à Paris.

Les pôles commerciaux

Poumon économique de la ville depuis le Moyen-âge, la halle aux blés, située aux abords de la place de La Trémoille, succombe aux travaux d'urbanisme dirigés sous le Second Empire par l'architecte Pierre-Aimé Renous. Ce dernier, après avoir rectifié le plan de la place, dote l'espace d'un nouveau bâtiment à vocation commerciale : la halle aux légumes. Adoptant la forme d'un fer à cheval couronné par un clocheton, elle voit son existence à son tour écourtée en 1888 par le percement de la rue Charles Landelle. Cette destruction n'occasionne pas de gêne particulière dans la mesure où rapidement sont édifiées des petites halles au pied de la cathédrale et que l'essentiel des étals des bouchers et poissonniers trouvent refuge dans les halles centrales, construites en 1878 par Georget sur la place de la Mairie.

Les architectures industrielles

Au 19^e siècle, le travail déserte les sombres chambres d'ouvriers des tisserands pour gagner le vaste espace des usines pourvues de machines à vapeur. La filature de Bootz, créée en 1826 par Le Segrétain, est le premier établissement de ce type à Laval. S'inspirant de cette réussite, les filatures d'Avesnières voient le jour à leur tour en 1877. Face à la basilique s'établit un long bâtiment avec pavillon central marqué par des bandeaux de brique rouge et dominé par la silhouette d'une haute cheminée. S'inspirant du modèle des corons du nord de la France, les chefs d'entreprise font construire à proximité de leurs usines des logements ouvriers. Sur la rive gauche, rue du Pré-Boudier ou rue Chanteloup, sortent ainsi de terre des barres d'habitations juxtaposant sous le même toit des unités résidentielles à la forme répétitive. Ces modestes logements, généralement articulés autour de deux pièces sans confort, sont alors loués par le patron, permettant ainsi à ce dernier de contrôler le quotidien de ses employés.

Les lieux d'enseignement

À la Révolution, le départ de la congrégation des Ursulines à la Croix-Blanche libère d'importants locaux bientôt mis à profit pour l'installation d'un établissement d'enseignement secondaire. Déclaré collège royal en 1841 puis lycée en 1848, il se dote alors d'un portail monumental de style néo-classique ouvrant sur la rue, puis de nouveaux bâtiments d'enseignement après le conflit franco-prussien. C'est alors l'apogée de cet établissement public dirigé par l'abbé Follioley. Au même moment, se développe, sur les prairies de la Crossardière, l'institution privée de l'Immaculée Conception. Sous la direction du père Hamelin (1879-1899), d'importants travaux sont conduits aboutissant notamment à l'élévation d'une monumentale chapelle de style romano-byzantin dessinée par Eugène Hawke. À la périphérie de la ville, à la Maillarderie pour les instituteurs (1863) et rue haute des Tuyaux pour les institutrices (1887), sont érigés de vastes bâtiments de formation au caractère rationaliste et résolument hygiéniste, dont la forme renvoie également à celles des casernes lavalloises construites à la même époque.

Lexique

Acrotère : Ornement sculpté disposé sur la corniche d'un bâtiment

Allège : Mur maçonné situé entre une fenêtre et le sol

Allégorie : Représentation indirecte et matériellement concrète d'une notion abstraite

Attique : Muret, prenant parfois la forme d'un demi-étage, aménagé au sommet des façades ayant pour fonction de masquer la pente du toit

Colonne engagée : Élément de support de section semi-circulaire solidaire d'un mur

Corniche : Partie supérieure de l'entablement coiffant un édifice

Éclectisme : Se dit d'une architecture marquée par la synthèse de plusieurs styles différents

Ferme : Partie de la charpente soutenant la couverture du toit

Mail : Allée principale, et souvent rectiligne, d'un parc d'agrément ou d'un jardin public

Ordre colossal : Éléments de supports, colonnes ou pilastres, courant sur plusieurs niveaux d'élévation d'un bâtiment

Pilastre : Élément de support de section quadrangulaire s'apparentant à une colonne plate

Serlienne : Ensemble de trois ouvertures, dont la baie centrale est marquée par un arc en plein cintre

Tablier : Structure porteuse d'un pont supportant la chaussée

Urne cinéraire : Vase renfermant les cendres d'un défunt

Place Jean Moulin

Place Jean Moulin

② L'Hôtel de Ville

Place du 11 Novembre

③ Le théâtre

Rue de la Paix

④ Le jardin de la Perrine

Place de Hercé

Du 1^{er} novembre au 28 février : 8h-17h30 ;

du 1^{er} mars au 31 mars et du 1^{er} octobre au 31 octobre :
8h-18h30 ;

5 Le musée des Beaux arts

Place de Hercé

6 Le cimetière Vaufleury

Rue de Paris et avenue Chanzy

Du 1^{er} mars au 30 octobre : de 8h à 18h ;

du 1^{er} novembre au 28 février : de 8h à 17h ;

7 Le viaduc :

Rue du Vieux Saint-Louis et quai Béatrix de Gâvre

Visible depuis la voie publique et accès libre

8 La gare des chemins de fer départementaux :

Avenue Robert Buron

Accès aux espaces d'accueil et d'exposition de l'Agence
Mayenne Tourisme

Renseignements

Maison du patrimoine

14, rue des Orfèvres

53000 LAVAL

Tél. : 02 43 59 04 45

Fax. : 02 43 53 92 87

www.patrimoine.laval.fr

Office de Tourisme du Pays de Laval

1, allée du Vieux Saint-Louis

53000 LAVAL cedex

Tél. : 02 43 49 46 46

Fax : 02 43 49 46 21

office.tourisme@agglo-laval.fr

www.laval-tourisme.com

Laissez-vous conter Laval, Ville d'Art et d'Histoire ...

en compagnie d'un guide-conférencier agréé par le ministère de la culture.

Le guide vous accueille. Il connaît toutes les facettes de Laval et vous donne des clefs de lecture pour comprendre l'échelle d'une place, le développement de la ville au fil de ses quartiers. Le guide est à votre écoute. N'hésitez pas à lui poser vos questions.

Le service patrimoine de la Ville de Laval

en collaboration avec l'Office de Tourisme du Pays de Laval, a conçu ce programme. Il propose toute l'année des animations pour les individuels et les groupes (adultes et scolaires).

Si vous êtes en groupe

Laval vous propose des visites toute l'année sur réservation.

Des brochures conçues à votre attention vous sont envoyées à votre demande. Renseignements à l'Office de Tourisme.

Laval appartient au réseau national des Villes et Pays d'Art et d'Histoire

Le ministère de la Culture et de la Communication, direction de l'Architecture et du Patrimoine, attribue l'appellation Villes et Pays d'Art et d'Histoire aux collectivités locales qui animent leur patrimoine. Il garantit la compétence des guides-conférenciers et des animateurs du patrimoine et la qualité de leurs actions.

Des vestiges antiques à l'architecture du XXI^e siècle, les villes et pays mettent en scène le patrimoine dans sa diversité.

Aujourd'hui, un réseau de 184 villes et pays vous offre son savoir-faire sur toute la France.

À proximité,

Angers, Rennes, Vitry, Fougères, Dinan, Saumur, Coëvrons-Mayenne, la Vallée du Loir, Nantes, Fontenay le Comte, Guérande, le Perche-Sartheois et Le Mans, bénéficient également de l'appellation Villes et Pays d'Art et d'Histoire.

Illustrations de couverture :

Détail de la façade de la gare des chemins de fer départementaux

La place de l'hôtel de Ville vue par JB. Messager (BM Albert Legendre)

Pleureuse à l'antique sur la stèle funéraire de Léopold Ridel

Textes : Stéphane Hiland (service Patrimoine, Ville de Laval)

Photos : Stéphane Hiland (service Patrimoine, Ville de Laval), sauf mention contraire

Conception / Impression : Imprimerie municipale, Ville de Laval

Statue d'Ambroise Paré par David d'Angers

LAVALL

